

*Oeuvres Choiesies*, par MAO TSÉ-TOUNG, tome 1, broché, 6¼ po. x 9½, 415 pages. ÉDITIONS SOCIALES, 64, boulevard Auguste Blanqui, Paris. 1955

A. P.

Volume 32, Number 2, July–September 1956

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002811ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002811ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

P., A. (1956). Review of [*Oeuvres Choiesies*, par MAO TSÉ-TOUNG, tome 1, broché, 6¼ po. x 9½, 415 pages. ÉDITIONS SOCIALES, 64, boulevard Auguste Blanqui, Paris. 1955]. *L'Actualité économique*, 32(2), 358–361.  
<https://doi.org/10.7202/1002811ar>

rompre un «silence impossible» avec des propos prudents et stéréotypés. Les journaux expressément catholiques eurent aussi la prudence, mais, en plus, la sympathie: une sympathie active, précieuse, un peu étonnante parfois. L'information, pour sa part, se fit au petit bonheur, sans grand sérieux. Selon Pelletier, le sursaut d'alors fut de courte durée: «état de grâce éphémère», tôt suivi d'un retour rapide au conservatisme méfiant.

Viennent ensuite trois chapitres qui considèrent les résultats de la grève. Maurice Sauvé, «Six ans après», établit le bilan économique et financier à Asbestos. Il évalue la situation présente par rapport aux revendications de décembre 1948; il indique la façon dont se sont réglés les griefs issus de la grève (procédures civiles, accusations au criminel, non-réembauchage des grévistes); il fait un estimé de la position du syndicat (enthousiasme, effectifs, finances); enfin, il fait état des conséquences économiques de la grève: pertes et gains de salaire, dettes des membres envers le syndicat et la Caisse populaire, etc.

Réginald Boisvert offre un texte très lucide sur «La grève et le mouvement ouvrier». Il se demande quelle est la capacité d'action commune du monde ouvrier. «Quelle fut l'ampleur du mouvement de sympathie générale déclenché par les grévistes? Que nous révèle ce mouvement sur l'état des relations intersyndicales à ce moment? Dans quelle mesure la collaboration d'alors s'est-elle maintenue entre les mouvements? Quelles sont, à l'heure actuelle, les perspectives d'une unité d'action syndicale?» (p. 347). Autant de questions auxquelles Boisvert apporte une réponse, plutôt optimiste. La C.T.C.C., à la suite de la grève, a gagné auprès des autres centrales ouvrières un lustre dont elle avait grand besoin. Boisvert souligne le fait que le nationalisme, apposé au syndicalisme, n'a pas empêché au Québec le progrès des «internationaux», «qui avaient sur la C.T.C.C. l'avantage de poser en termes économiques un problème avant tout économique...» (p. 358). Ses «perspectives d'avenir» sont remplies de considérations extrêmement intéressantes sur la fusion et l'avenir du syndicalisme canadien.

Pierre Elliott Trudeau nous revient enfin, en «Épilogue», pour nous inviter à méditer sur le sens de la révolution industrielle en cours et sur les problèmes nombreux qu'elle pose à la conscience canadienne-française. Il résume et complète la pensée de ses collaborateurs sur bon nombre de points. Il tient sur la grève en général des propos très intéressants: il souligne la nécessité, par exemple, de la *menace* de grève, sans laquelle les négociations «d'égal à égal» (?) sont impensables; il n'a pas tort de considérer la grève comme la continuation, par la manière forte, des négociations collectives.

En appendice, «Le procès Rocque: une abstraction», un texte déjà publié de Jean-Paul Geoffroy. Roger Chartier

**Oeuvres Choisies**, par MAO TSÉ-TOUNG, tome 1, broché, 6¼ po. × 9½, 415 pages. ÉDITIONS SOCIALES, 64, boulevard Auguste Blanqui, Paris. 1955.

On a beaucoup parlé et on parle encore beaucoup de la Chine. On discute de l'ingratitude chinoise envers l'Occident, ainsi que de l'influence russe dans ce pays. Au fond il est bien difficile de savoir dans quelle mesure la Chine est

vraiment communiste. Y a-t-il un communisme chinois, un communisme national? Voici la question qu'on se pose inévitablement en lisant les *Oeuvres choisies* de Mao Tsé-toung. Ce premier tome comprend les discours et études écrits par le dictateur dans les années qui s'échelonnent de 1926 à 1937. Il ne présente aucune homogénéité car les différentes parties furent composées, en quelque sorte, sous la pression des événements, ce qui ajoute un intérêt tout particulier aux renseignements qu'on peut y puiser. Les écrits de Mao Tsé-toung furent d'abord traduits en russe et ensuite en français; il semble cependant que les traducteurs russes ont suivis le texte, contrairement à leur habitude, honnêtement et presque à la lettre. Cela permet de lire entre les lignes des choses tout à fait surprenantes.

Discutant des différentes classes existantes en Chine, Mao Tsé-toung dit entre autres choses: «Plus les paysans sont pauvres, plus ils sont avec nous.» Lorsqu'il aborde le problème des Unions paysannes, l'auteur va plus loin et souligne le fait que certains membres du parti les condamnent comme étant un mouvement dirigé par les «va-nu-pieds» et les «fainéants». En défendant le droit de ses Unions paysannes de commettre des atrocités envers les anciens féodaux et paysans, si peu soient-ils aisés, l'auteur admet lui-même que les dirigeants des Unions paysannes ont une mentalité de «hors-la-loi», mentalité fréquente d'ailleurs dans d'autres classes révolutionnaires. Cette mentalité de hors-la-loi, poursuit l'auteur, provoque un manque total d'organisation économique des régions occupées par les rouges. «Dès que les occidentaux interviennent et que ces régions sont reprises par les Blancs», toute la population les reçoit en libérateurs et passe de leur côté. En reprenant ces mêmes régions, les rouges sont obligés de déclarer une amnistie générale, pour tous ceux qui ont collaboré avec les Blancs, car c'est l'unique moyen d'éviter des incidents sanglants. Le pouvoir rouge s'est établi en Chine justement grâce à ce morcellement régional de la Chine et grâce aux incessantes luttes et divisions entre les pays impérialistes qui interviennent dans les affaires chinoises.

Il ne faut pas oublier, encore une fois, que ces pages furent écrites entre les années 1926 et 1937; néanmoins elles restent très significatives pour la compréhension du régime chinois actuel. L'auteur souligne, à plusieurs reprises, l'importance et le rôle de l'armée rouge. Il lui confère, outre ses fonctions militaires, un rôle éducatif, tout en déplorant que souvent elle ne soit pas à la hauteur de la tâche. Dans un effort d'autocritique, Mao Tsé-toung mentionne le fait qu'une grande partie de l'armée rouge est composée de prisonniers de guerre de l'armée qui combat «pour la droite et pour les impérialistes». Les déserteurs sont nombreux et il règne «un tel souci d'égalité», qu'on ne peut payer un officier plus qu'un simple soldat, sans risquer des troubles graves.

En lisant des affirmations de ce genre on se rend compte du manque total de discipline et en même temps de la grande faiblesse du mouvement révolutionnaire, que pourtant, on n'a pas réussi à écraser. Le lecteur a l'impression que l'on a pas maîtrisé le mouvement révolutionnaire plutôt à cause d'un manque d'organisation, qu'à cause de l'impuissance des forces démocratiques et conservatrices.

En indiquant les méthodes stratégiques que doit appliquer l'armée rouge, Mao Tsé-toung admet que: «L'unique raison de certaines de nos défaites a consisté dans le fait qu'une partie de nos camarades, n'ayant pas compris qu'était survenue une stabilisation provisoire dans le camp des classes dirigeantes, ont appliqué la stratégie qui convient dans les périodes de scission au sein des classes dirigeantes et ont attaqué tête baissée». Nous sommes loin ici d'un mouvement spontané du peuple qui désire une révolution nationale; au contraire l'impression prédominante est celle d'une clique qui essaie de s'emparer du pouvoir tout en sachant que le parti opposé s'affaiblit à cause du manque d'unité dans l'action.

Même au sein de l'armée rouge, indique Mao Tsé-toung, il est indispensable d'avoir des officiers capables non seulement de diriger les hommes, mais en même temps de leur expliquer l'importance de la cause pour laquelle ils sont appelés à combattre. Il est dès lors aisé de conclure, que même les soldats de la révolution chinoise n'étaient à l'époque, rien d'autre que des hommes engagés dans une guerre sanglante qu'ils acceptaient contraints et forcés, comme leur cause personnelle.

Selon l'auteur, il faut surtout conquérir les masses, mais ménager en même temps la petite et la moyenne bourgeoisie, ainsi que l'entreprise et l'industrie privées. Le régime économique chinois a besoin des artisans et des petits commerçants. Ainsi on nous montre clairement que l'établissement d'un communisme intégral ne doit pas se faire trop vite, aussi bien pour des raisons économiques que politiques. En lisant attentivement, on s'aperçoit que le problème est difficile à résoudre. Pour conquérir les masses pauvres, il faut leur rendre possible le meurtre et la répression sanglante dirigés contre les riches, ou tout simplement contre les moins pauvres. Mais, néanmoins le parti révolutionnaire, pour établir son pouvoir, a besoin de ces moins pauvres, qui semblent être bien plus nombreux qu'on le croit à prime abord.

Mao Tsé-toung mentionne le lien qui existe entre la Russie et la Chine, surtout en discutant de la résistance contre le Japon. «Parmi les contradictions», écrit l'auteur, «existant entre les pays impérialistes et la Chine, ce sont celles qui opposent l'impérialisme japonais et la Chine, qui sont au premier plan». Ce qui signifie que la Chine doit non seulement s'unir à l'amie fidèle, l'Union Soviétique, mais également «établir des relations visant à la lutte en commun contre l'impérialisme japonais avec les États impérialistes, qui désirent actuellement maintenir la paix et qui se prononcent contre une nouvelle guerre d'agression». Mao Tsé-toung a écrit ces phrases le 3 mai 1937. Depuis, bien des choses ont changé. Il est intéressant, toutefois, de voir l'origine de l'amitié russo-chinoise, telle que la présente Mao Tsé-toung.

À travers les pages des œuvres choisies du dictateur chinois, remplies souvent de propagande à bon marché, mais d'une propagande destinée à la consommation interne plutôt qu'extérieure, on devine la profonde détresse du peuple chinois, le drame des villages massacrés et de plusieurs milliers d'hommes morts de faim, pas à cause de conditions économiques, mais bien plus simplement politiques. Au cours des dernières années nous nous sommes habitués au fait, que dans les

différentes parties du monde les hommes meurent pour une idée, mais en terminant la lecture des œuvres choisies de Mao Tsé-toung, nous restons sous l'impression qu'en Chine des milliers d'hommes sont morts pour une idée qui était loin d'être la leur. À qui la faute et à qui la responsabilité? Pour répondre à cette question il faut attendre. A. P.

**L'assistance technique et financière aux pays insuffisamment développés**, par MICHEL DUPUY. Un vol., 6½ po. × 9½, broché, 270 pages. — ÉDITIONS A. PEDONE, 13, rue Soufflot, Paris, 1956.

L'assistance aux pays sous-développés a été entreprise, au cours des dernières années, par une multitude d'organismes nationaux ou internationaux dont les activités se chevauchent, alors que les intentions sont souvent divergentes.

L'auteur, cherchant à voir clair dans cette jungle, s'est fixé deux objectifs: démêler l'in vraisemblable écheveau qu'est devenue l'administration de l'assistance technique et financière, et d'autre part dégager les principes généraux qui la régissent.

Le premier objectif a été pleinement atteint. On saura gré à l'auteur d'avoir, une bonne fois, présenté chacun des organismes des Nations-Unies qui sont engagés dans l'assistance technique et financière, d'en avoir précisé les rapports, la hiérarchie, d'avoir enfin montré quelle coordination (ou quelle absence de coordination) s'était manifestée. Le même travail a été appliqué aux organismes américains, et dans une moindre mesure aux organismes ou aux plans anglais (ou d'inspiration anglaise) et français.

Cette description ne pouvait être entreprise qu'après le dépouillement d'une documentation énorme. Les Nations-Unies, en particulier, se sont livrées à un remarquable gaspillage d'écriture. Il fallait reclassifier tout cela, en faire ressortir les points saillants et livrer à la corbeille à papier toutes les sottises qui entouraient certains textes d'importance primordiale.

De ce point de vue, le livre de Michel Dupuy est tout à fait remarquable. Le lecteur y trouvera une vaste fresque des divers aspects de l'assistance technique et de l'assistance financière tel qu'elles sont pratiquées de nos jours.

La formation des organismes d'assistance a été orientée par des objectifs déterminés par des raisons d'ordre économique ou politique qu'il convenait de faire ressortir. L'auteur s'y applique, et si cette partie de son travail prête à discussion, c'est que le sujet lui-même y prête. Entre les intérêts des grandes puissances industrielles qui cherchent des matières premières autant qu'une influence politique, et ceux des pays sous-développés dont le désir d'aide extérieure est fortement tempéré par un souci d'indépendance souvent nerveux, l'aide technique ou financière des Nations-Unies peut, soit s'ajouter à celle des puissances ou à ce que l'initiative privée a entrepris, soit combler les vides. En somme si l'action des Nations-Unies dépend d'une certaine conception de ce que doit être la croissance des pays sous-développés, elle dépend aussi — et parfois surtout — du jeu de forces politiques dont certaines régions du monde sont le théâtre. Si l'auteur fait ressortir les objectifs avoués des organismes d'assistance, on ne peut